

Compte-rendu de la conférence de Cédric Villani et Pauline Thiériot (9/1/26)

Les peuples autochtones

Richesses des premières rencontres

La première rencontre marquante de Cédric Villani avec les peuples premiers, c'était avec le charismatique chaman Davi Kopenawa du peuple amazonien Yanomami. Dès les premiers échanges intenses, cette question posée par Kopenawa : « De quoi rêvez-vous en dormant ? » Kopenawa a livré, avec l'anthropologue Bruce Albert, le premier grand récit autobiographique des peuples autochtones d'Amérique du sud, *La chute du ciel*. Au fil des années, Villani a fait d'autres rencontres influentes – avec Claudia Andujar, la grande photographe du peuple Yanomami, dont le travail a été exposé à la Fondation Cartier, avec Ishouad Alele, artiste touareg du Niger, qui travaille l'argent et les pierres et qui a façonné plusieurs de ses fameuses broches-araignées. Au Paraguay, il rencontre dans un bidonville Esteban Klassen, un artiste Nivacle dont les incroyables dessins au stylo-bille ont aussi été l'objet d'expositions marquantes, avec sa représentation du monde qui mêle humains et animaux. Mieux que personne d'autre, les peuples autochtones nous ont montré que la valeur des animaux n'est pas seulement utilitaire, intrinsèque ou affective, mais aussi cosmogonique. Toujours par l'entremise de la Fondation Cartier, au Chaco il discute avec un chef Ayoreo, Esoi Chiquenoi, qui témoigne de ce que c'est, de changer de statut dans le cours de sa vie, passant sa jeunesse « dans la forêt » en chasseur cueilleur sans aucun contact avec la civilisation industrielle, puis venant s'y intégrer – une décision irréversible lourde de conséquences, qu'il regrette visiblement. Villani a aussi rencontré Corine Sombrun (héroïne du film *Un monde plus grand* de Fabienne Berthaud) initiée par une chamane du peuple Tsataan de Mongolie à la transe induite par la musique, l'anthropologue Eric Jolly, directeur de musée d'histoire locale, d'ascendance Cherokee, qui lui a fait connaître la très grande collection de photographies des Indiens d'Amérique du Nord réalisée par Edward Curtis, mais aussi Almir Narayamoga Surui et sa fille Txai, ou encore l'amérindien Thomas Joseph (peuple Hoopa, Californie), activiste climatique charismatique et influent.

Cédric Villani rend hommage aux passeurs qui ont témoigné de ces cultures indigènes et nous les ont fait connaître, avec un engagement très fort sur le terrain, comme Edward Curtis et son phénoménal inventaire photographique de 80 tribus amérindiennes encore existantes, Bruce Albert, auteur de plusieurs ouvrages dédiés au peuple Yanomani du Brésil, Paul-Émile Victor explorateur engagé auprès du peuple Inuit, Éric Julien, passeur entre la France et le peuple Kogi, fondateur de l'association Tchendukua -- Ici et ailleurs, et auteur du livre *Kogis, le chemin des pierres qui parlent*.

L'enrichissement culturel que nous apporte les peuples premiers a été bien documenté par l'ethnologue Claude Lévi-Strauss, l'historien et théoricien de l'écologie politique Serge Moscovici, le chaman Davi Kopenawa : au-delà de leurs expériences qui cassent la barrière entre nature et culture, ils sont des sources d'inspiration et de poésie y compris dans le monde actuel.

L'histoire de l'humanité montre un foisonnement de sociétés et de cultures sans nécessairement de règles rationnelles bien définies, comme le démontre l'oeuvre majeure de David Graeber et David Wengrow, *Au commencement était...* Les peuples autochtones sont ainsi de précieux témoins de pans entiers de notre histoire et de nos potentialités sociales et cognitives. L'exemple donné par Villani est celui du peuple Mundurucu du Brésil, étudié par l'équipe de Stanislas Dehaene, entre autres – dans la langue mundurucu on ne compte que

jusqu'à 3, et on trouve avec eux de précieux enseignements sur nos représentations des nombres.

Le sujet des peuples autochtones est indissociable de la lutte pour la justice. D'innombrables livres témoignent de l'oppression que subissent ces peuples, de la disparition de certaines langues, du regard teinté de dédain, de culpabilité ou de miséricorde qu'on leur porte, alors qu'il faut juste leur accorder des droits, reconnaître leurs savoirs traditionnels et chercher inspiration dans leurs modes de vie imprégnés d'écologie.

Aujourd'hui les prises de paroles de ces peuples dans les COP sur le climat et dans les colloques des Nations Unies sont écoutées avec attention. Un colloque à l'Académie Pontificale s'est penché récemment sur les peuples premiers avec cette interrogation : en quoi les savoirs traditionnels peuvent-ils nous être inspirants? Ce thème a été repris par le Pape François dans la grande encyclique *Laudato si*.

Territoire des peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta

En 1985 Éric Julien se trouve perdu dans les plus hautes vallées de ce territoire, de la taille de plusieurs départements français, situé à l'extrême nord de la Colombie. Ce territoire a été décrit pour la première fois par le géographe Elisée Reclus en 1861. Sa capitale Santa Marta est un port situé sur l'océan Atlantique alors que le sommet du pays qui culmine à 5700 m n'est qu'à 42 km ! Le peuple Kogi, pacifique, autrefois pêcheur, est devenu agriculteur de montagne au fur et à mesure de l'avancée de la colonisation, montrant une grande résilience. Quatre peuples ayant chacun leur langue composent ce territoire, les Kogis, les Arhuacos, les Wiwas et les Kankuamos, aujourd'hui 100000 personnes, derniers héritiers de sociétés précolombiennes du continent sud-américain, les Tayronas. Ces peuples ont une tradition orale, où la mémorisation, l'art du discours et de son cérémonial prennent une grande place. Atteint d'un oedème pulmonaire, Éric Julien est sauvé par le peuple Kogi. Comment faire pour vous remercier, leur demande-t-il... À cette question les autorités spirituelles des Kogis répondent « Aide-nous à retrouver nos terres ancestrales, celles que nous nous sommes fait voler depuis l'arrivée des conquistadores ». C'est ainsi qu'est née l'association Tchendukua-Ici et ailleurs. Pauline Thiériot est chargée de mission Colombie pour cette association dont les buts, aujourd'hui, sont le rachat et la restitution de terres en préservant les écosystèmes, ainsi que le dialogue entre ``sociétés racines`` et ``sociétés modernes``. Plusieurs milliers d'hectares de terres ont ainsi été rachetées à des paysans partant en retraite. Elles ont été régénérées et exploitées collectivement par les Kogis. Pour eux, le territoire doit être protégé car c'est un corps vivant, la terre est sacrée et l'eau est l'âme de la vie.

Leur territoire est menacé par les conflits armés, les mafias, le racisme et la violence, l'exploitation minière et les mégaprojets industriels, alors que le territoire renferme une grande biodiversité végétale et animale. On y trouve dans la forêt tropicale humide et dans la forêt tropicale sèche beaucoup d'espèces, il suffit de quelques jours de marche pour en apprécier toute une diversité – singes, oiseaux, grenouilles, chauve-souris, araignées, lucioles, moustiques, tiques, etc...

Coutumes du peuple Kogi

Fortement genrée, mais égalitaire, sans castes, fondée sur les lois du territoire, la société est menée par des autorités spirituelles (ayant subi une longue formation auprès de leurs aînés), Mamas pour les hommes, Sagas pour les femmes. Seules les autorités spirituelles autorisent les unions car elles connaissent les lignées, traditionnellement il n'y a ni état-civil ni recensement (cela est en train de changer sous l'influence occidentale). Les morts sont enterrés de façon fœtale, symbolisant le retour à la Terre-Mère. La terre est sacrée, si bien que

leurs vêtements traditionnels blancs, tissés par les hommes, sont sciemment tachés de terre. Leur habitat est constitué de huttes circulaires, dont les plus spectaculaires sont les nuhés, maisons collectives et cérémonielles, en bois et en paille avec une architecture toute particulière, reflet de la symbolique kogie où le monde fonctionne sur 9 niveaux. Les lignes ont une grande importance, on les retrouve sur les mochilas, petits sacs en fibres végétales que les hommes portent en bandoulière, tissés par les femmes. La mochila est le symbole de la matrice, de l'utérus sans lequel la vie ne peut advenir, c'est aussi un sac caractéristique de la Colombie.

La médecine traditionnelle est basée non seulement sur une connaissance ancestrale des plantes, mais aussi sur les pratiques culturelles et spirituelles. Si les femmes cueillent les feuilles de coca, les hommes les mâchonnent toute la journée, ce qui participe à leur grande endurance dans le travail spirituel. Dans la tradition kogie tous les actes importants se déroulent en trois temps : la méditation, l'analyse puis la méditation encore ; l'analyse et l'action se font avec une vraie vision holistique. Pour Éric Julien, il s'est avéré intéressant de faire dialoguer les savoirs souvent morcelés des scientifiques avec les connaissances globales et reliées des Mamas kogis.

Dialogue entre sciences et savoirs ancestraux

Éric Julien, au nom de l'association Tchendukua, a invité une délégation de Kogis en France. Réciproquement des scientifiques français, dont Cédric Villani, ont été invités dans le territoire kogi en 2023 et en 2025 pour que les Kogis leur fassent part sur place de leurs connaissances et de leurs secrets ancestraux.

Qui sont le père et la mère du plastique ? La première question solennellement posée du peuple Kogi a été une grande surprise... mais peut-être était-ce naturel après tout, au vu de l'omniprésence du plastique dans la société industrielle... Toute la cosmologie kogie est fondée sur des liens de paternité et maternité ; dans leur culture, pour comprendre la finalité et les particularités de cette invention si envahissante, il faut d'abord répondre à cette question sur les origines. Question à laquelle les scientifiques ont eu du mal à répondre, mais qui a lancé une grande discussion... côté occidental, une réflexion sur la nature du savoir, sa transmission et son partage dans la culture locale. Côté kogi, autour des autorités traditionnelles, Mamas et Sagas, une quinzaine de Kogis cherchent à mieux comprendre la nature et les origines de ce matériau, mais surtout, plus généralement, la recherche scientifique, et la construction du savoir qui en découle, délocalisé en de si nombreux cerveaux.

En septembre 2018, Mamas Shibulata et Bernardo, Saga Narcisa, et le gouverneur Arregocés sont venus dans la Drôme pour participer au diagnostic de santé territoriale de la région du Haut-Diois. Parallèlement des scientifiques de toutes disciplines, historiens, naturalistes, astrophysiciens, philosophes, géographes, médecins ont été invités à faire le diagnostic du même territoire. C'était un constat étonnant pour les scientifiques français que de se confronter au regard des Kogis, tout en histoires, en symboles et en vision holistique, avec des intuitions d'une justesse parfois troublante.

Les Kogis ne portent pas sur le monde minéral le même regard que nous. Et la façon dont ils nous considèrent est surprenante aussi : nous sommes leurs petits frères, qui ne connaissent

rien aux lois de la nature, ou plutôt aux vraies lois de l'univers. Bienveillants envers nous, nos « grands frères » passent beaucoup de temps à méditer pour se relier avec les éléments naturels en général, animaux, végétaux et minéraux. Les minéraux sont particulièrement importants : pour eux les pierres sont à l'origine de la vie, le territoire ayant des fonctions organiques reliées entre elles par des réseaux de circulation d'énergies et d'informations, torrents et rivières assimilés aux veines où circule le sang, vent et tempêtes assimilés à la respiration, failles géologiques, magnétisme, assimilés aux nerfs. C'est aussi dans les pierres que les Mamas et Sagas lisent les analyses et les secrets du monde. Préserver le territoire, c'est le maintenir en bonne santé en évitant tout déséquilibre, autant par le travail matériel que spirituel.

Les Kogis sont encore invités pour d'autres diagnostics originaux : la mémoire des lieux à l'abbaye Saint-Maurice en Suisse, la terre du vignoble du Chablis en Bourgogne, l'eau et la radioactivité naturelle en Loire-Atlantique, le projet de PNR de Brie Deux Morin en Seine et Marne, la rencontre-atelier autour de la connaissance avec le C2N (Centre de Nanosciences et de Nantotechnologies de Paris-Saclay). Une histoire de dialogue qui continue !

Conclusion

Les territoires des peuples autochtones renferment, selon certaines estimations, 70 à 90% de la biodiversité végétale et animale au monde. Ces territoires ont donc une valeur extraordinairement précieuse, tant au plan écologique que culturel. Malheureusement ces territoires sont fortement menacés par l'exploitation agricole et forestière intensive, par l'exploitation minière et les projets industriels conduisant à la disparition de certains peuples avec leurs traditions, langues et coutumes. Les Kogis font partie de ces peuples qui résistent, avec leur culture résiliente où le spirituel et la méditation jouent un rôle central, de même que la transmission orale, le dialogue avec la nature, les plantes et les pierres, tout en restant ouverts au dialogue avec la société occidentalisée. Leurs diagnostics originaux sont pour nos territoires une chance et une source de dialogue enrichissant avec nos intellectuels et scientifiques.

Jacques Augé, texte relu, corrigé et enrichi par les conférenciers